

La passion des machines

ENTRETIEN AVEC FELIX GUATTARI



Terminal : D'où vient ton intérêt pour les machines ?

Félix Guattari : C'est une passion d'enfance et de toujours, une passion animiste. En effet, la description des phénomènes biologiques, sociaux, économiques etc... en termes de structures me paraît insuffisante. Au-delà même des conceptions systémiques, j'ai voulu forger une entité conceptuelle qui réponde non seulement aux rapports d'autorégulation de la structure du système, mais rende compte aussi de ceux qu'il développe avec l'extérieur. Car la machine est toujours en dialogue avec une altérité : dans son environnement technologique, humain, mais également par ses liens philogénétiques avec les machines l'ayant précédée et celles à venir. Apparaît-là une nouvelle forme d'altérité : celle située dans le temps.

En plus de l'altérité, la machine établit aussi la finitude : elle naît, se détraque, se casse, meurt. Pour cette raison, on avait élargi le concept de machine, au-delà des machines techniques, aux machines biologiques, sociales, urbaines, aux mégamachines, linguistiques, théoriques et même aux machines désirantes. Ce concept envisage donc la possibilité pour la machine de s'abolir elle-même.

Terminal : Dans ton texte sur "l'hétérogénéité machinique" (1), tu insistes sur cette idée : "la machine dépend toujours d'éléments externes pour pouvoir exister comme telle". Quels rapports y-a-t-il entre les éléments de "structure", de "reproductibilité" et d'"altérité" ?

F.G. : Pour les comprendre, j'introduis, en articulation, le caractère procesuel de la machine. L'essence de la machine ne provient pas d'une continuité indéfinie, elle est en mutation. Pour cela, doit intervenir un phénomène de rupture, de coupure, comme pour les individus saisis au sein de leur espèce, et entre les espèces elles-mêmes dans leurs phylomes évolutifs. Il y a vie et mort des machines technologiques, théoriques etc... L'existence d'un collapsus entre la

plus grande complexité et son abolition est possible. Je l'appelle la *chaosmose* : on peut être dans un rapport hautement différencié au monde, à l'environnement etc... mais aussi ne pas être, disparaître, se dissoudre dans le chaos. Cette articulation entre les deux éléments permet l'évolution, la production créatrice. Comme si s'imposait une replongée dans le chaos pour réenrichir la complexité ; comme si le chaos était hanté lui-même virtuellement par la complexité et réciproquement.

Terminal : Tu postules aussi que "la machine soit préalable à la technique, au lieu d'en être l'expression". Tu notes par ailleurs que pour Leroi-Gourhan, les machines n'existent pas en dehors de "l'ensemble technique auquel elles appartiennent". N'y-a-t-il pas opposition entre ces deux idées ?

F.G. : Non, car la position de Leroi-Gourhan est un premier palier. Il articule l'outil, la machine à son environnement social, humain, corporel, à la gestuelle machinique et aux rapports culturels qui les supportent. Cette problématique de l'autopoïèse machinique diffère de la manière dont l'autopoïèse est formulée dans les milieux biologistes par Varela et Maturana. Avec la symbiose entre la machine, l'outil et le champ social et humain et l'apparition de machines conceptuelles, linguistiques, diagrammatiques en articulation entre elles, s'opère un décentrement de l'essence du machinisme de sa partie visible vers sa partie incorporelle.

On peut alors sortir de la logique des objets clairs et distincts dans une strate donnée avec les paradigmes extrinsèques et préexistants qui les enveloppent et ceux de description, d'apprentissage etc... pour parvenir à d'autres types d'objets, à des machines abstraites, portant en eux-mêmes leurs propres systèmes de valorisation, autopoïétiques. Ils permettent de comprendre l'articulation des différentes strates machiniques, sociales, biologiques, neurologiques, écologiques etc...

Terminal : Nantis de cette définition de l'essence de la machine, quelle

est selon toi la part de l'humain et du non-humain dans les machines ?

F.G. : Je dirais plutôt : quelle est la part du devenir machinique dans l'humain et le non-humain ? Car le devenir machinique constitue des formes d'humanité, mais implique aussi d'autres devenirs : animaux, végétaux, musicaux, mathématiques etc... Il suppose du virtuel, de l'adjacence venant d'univers incorporels, de référence sans être préférents. Il sort des paradigmes préexistants. Il entraîne une vitalité, une prolifération, une incarnation existentielle partielle que j'appelle territoires *existentiels*. L'intuition de ce concept de machine vise à échapper à la logique d'objet discursif, de flux manifeste, pour intégrer des entités non-discursives, incorporelles, contingentes, comme celle de l'existence.

Terminal : Comment "cette essence machinique" se différencie-t-elle du Grund heideggerien et du signifiant lacanien ?

F.G. : Ces catégories-là supposent et supportent un certain rapport de discursivité à une langue fondamentale de l'être ou de signifiants, de trésors du code. Je me refuse à ce que tout soit déjà comptabilisé dans un "grand autre" ou un "grund", dans un rapport à l'être trop marqué, notamment par les positions philosophiques grecques.

Il y a autant de références de "grand autre" qu'il y a de mutations des univers de référence. Ainsi la musique polyphonique est une création sui-généris, sans aucun fondement, sans aucun grund, quelles soient les filiations auxquelles on la rapporte : naissance de la pensée mathématique ou philosophique. Je ne vois pas de préalable à cette créativité absolue, pas de chaînes signifiantes ou de primat de l'être. Il y a hétérogénéité, ce qui constitue un garant de l'activité humaine. Sinon on retombe dans les universaux.

Terminal : Peux-tu expliquer ta formule : "le mouvement de l'histoire se singularise au carrefour d'univers machiniques hétérogènes" ?



F.G. : L'histoire est de toutes façons une narration : épique, à connotation religieuse, marxiste, machinique etc... Mais elles ont de la valeur car ainsi on fait prendre consistance à la durée. Mon affirmation n'est pas plus scientifique que d'autres. Mais la différence avec l'explication par l'universalité des rapports de production, vis-à-vis des rapports sociaux et culturels, réside en ce que le primat de l'explication machinique contourne radicalement toute idée de rapport entre infrastructure et superstructure.

Ainsi, il y a certains tournants historiques dus à une mutation technologique. Par exemple, l'apparition des armes de fer démasqua des empires asiatiques existant depuis millénaires. Pourtant ce put être tout autant une mutation partant des registres pour comptabiliser les machines de guerre, d'organiser les militaires, donc de l'ordre de l'écriture. Ça pourrait être aussi des mutations juridiques, dans un rapport de production (unité monétaire), dans la science, dans les transports (découvertes maritimes) etc... Une causalité obligée ne s'impose donc pas. Il faut au contraire rechercher comment se contaminent, s'influencent, se causalisent les différentes mutations machiniques ; comment elles créent des foyers de subjectivation partielle, une plus-value créatrice, une affirmation autopoïétique ; comment elles prennent le contrôle. Par exemple à l'époque des grandes villes-mondes décrites par Braudel, il y a une entité urbano-capitaliste qui domine, puis se déporte des grandes villes italiennes à Amsterdam, Londres etc... Ce déplacement n'est pas purement économique, mais culturel, socio-politique, religieux etc... Mais ça tient. C'est chaque fois l'histoire à l'état naissant, une cristallisation, une singularité.

Terminal : *En quoi le structuralisme nous empêche-t-il d'entrer dans le monde réel de la machine ? Comment cela s'applique-t-il à l'informatique ?*

F.G. : Je vous renvoie à cet égard aux réflexions de Pierre Lévy. De plus, la mutation machinique informatique est inséparable du développement de l'hypertexte dans des référents incorporels.

Si on en reste à une vision purement cybernétique de la machine, si on ne la lie pas à l'ensemble de ses interlocuteurs, donc si on ne décentre pas l'essence de la machine informatique sur tous ses logiciels (qui sont aussi psyché, vie, systèmes de circulation, théories etc...), alors on a une vision un peu aveuglante, non prospective. Les cellules prospectives des grands fabricants ne fonctionnent pas ainsi. Ils n'expérimentent pas la façon dont les collectivités humaines pourraient les utiliser. Pour intégrer dans le hardware de la machine de nouvelles possibilités, le véritable niveau de machinisme ne peut-être réduit aux éléments structuraux cybernétiques.

Terminal : *Ils définissent un produit, l'envisagent sous l'angle marketing et essayent après de voir quel peut en être l'usage. Ils pensent que la machine de communication va, selon le paradigme de l'automation remplacer les humains, alors qu'il faut concevoir en termes de synergie, de complémentarité, d'interaction. La rupture avec les outils selon Leroi-Gourhan (la prolongation du bras dans l'outil s'opère au profit d'une "machine métaphysique" qui se substitue et écrase l'humain.*

F.G. : Ils n'aiment pas les machines...

Terminal : *Le monde machinique et technique, au terminal duquel se constitue l'humanité d'aujourd'hui, est selon toi, "barricadé par des horizons de constante et de limitation des vitesses du chaos. Mais ce même monde de contrainte, est doublé, triplé, par d'autres mondes qui ne demandent*



qu'à bifurquer et engendrer de nouveaux champs de possibles". Quels sont ces autres mondes et pour quels champs du possible ?

F.G. : J'en vois deux parmi d'autres à signaler : le monde de la philosophie qui d'une certaine façon forge ses objets absolument dans un rapport de vitesse infinie, de rupture infinie avec les catégories mondaines. Ils se situe d'emblée dans une créativité de concepts qui travaillent à l'impuissance de l'infini.

Et puis il y a le registre du monde esthétique qui, par contre, à partir d'une matière sensible, reproduit, restitue de la philosophie, des champs de découverte infinie. Il y a là tout un détour par le travail de la matière.

Terminal : *Quels champs du possible alors ?*

F.G. : De la création ! C'est un peu cette utopie d'une jonction possible entre les facteurs de créativité de la science, de la philosophie, des arts et puis des champs sociaux, économiques, écologiques encore stratifiés, territorialisés, d'autant plus enfermés sur eux-mêmes, qu'ils se sentent menacés par ces facteurs de déterritorialisation machinique. On peut accepter cette opposition dualiste comme irrésistible et définir le destin de l'humanité comme des déchirures, des pulsions contradictoires sur des territoires de référence ou comme l'abandon à la dromotique (comme dirait Paul Virilio).

Pour moi, l'idée de *mécanosphère* suppose qu'il n'est pas impossible que naissent des dispositifs permettant d'expérimenter cette jonction ; sans faire de la science, de l'art ou de la philosophie avec le social, mais en produisant des systèmes de valorisation multiples, hétérogènes donnant le goût de la singularité, de la finitude, de l'être-là. En dehors, évidemment des mythes rédempteurs, des fonctions politiques de représentations aliénantes ! Il faut sortir de ce caractère de généralité abusive caractérisant la sphère médiatique, poursuivant les signes de valeurs de progrès qui finalement ne renvoient sur rien et n'accrochent pas le désir au champ social. Il y aurait là tout un décentrement ouvrant une pratique que j'ai appelé *écosphique*, une discipline qui aurait à voir avec la politique, l'écologie, l'art, la science etc... et qui serait quand même une pratique spécifique, une sorte de sagesse non-contemplative.

(1) Paru dans Chimère n° 11

* Mise en forme par Eric Braine et Jean-Yves Sparfel